

LA COLONNE VENDÔME

(Suite et fin)



E 5, on commença l'opération sacrilège, devant une foule énorme. La garde nationale était là, sous les armes, autour de l'édifice : cette garde renfermait quelques-uns de ces soldats que l'Empereur avait naguère entraînés à sa suite à la conquête du monde. Et c'était là les soldats que les Alliés avaient choisis pour compli-

ces de leur odieux attentat ! Cependant, eurent-ils honte d'eux-mêmes ? redoutèrent-ils qu'une colère effroyable et subite n'éclatât soudain dans le cœur de ces grenadiers qui, à peine contenus par le respect de la discipline, murmuraient déjà sourdement ? Toujours est-il qu'au dernier moment, on donna l'ordre de retirer la garde et de la remplacer par des troupes régulières auxquelles on avait habilement mêlé quelques régiments étrangers ! Ah ! sans doute, ils avaient craint, ces vainqueurs d'un jour, que les vieux braves, au spectacle de l'insulte faite à leur chef, croisant la baïonnette autour du monument, ne lui fissent, comme jadis, à leur maître, un rempart de leurs corps, en poussant ce terrible cri de bataille que l'Europe connaissait si bien : « Vive l'Empereur ! »

Ce ne fut que le 6 avril, à 6 heures du soir seulement, au milieu des murmures de la foule et tandis que tous les cœurs se serraient que les machines, établies par Launay sur le faite de la Colonne, commencèrent à fonctionner, et la statue, quittant son socle glorieux, descendit lentement au milieu des soldats qu'elle dominait encore comme un géant, de toute la hauteur de la taille.

Elle fut immédiatement remplacée par un drapeau blanc qui fut salué des cris de : Vive le roi ! Vive Louis XVIII ! et 21 ans devaient s'écouler avant que l'image de l'Empereur ne fut rétablie à sa place. L'opération avait duré 4 jours : Launay obtint d'emporter chez lui la statue, comme garantie d'une somme de 80,000 francs qui lui était encore due par l'Etat, comme fondateur de la Colonne.

Mais, un an s'était à peine écoulé que Napoléon quittait l'île d'Elbe, et, après une marche triomphale inouïe, rentrait dans la capitale. Malgré les effroyables préoccupations que dut avoir à cette époque, cet homme extraordinaire, il eut encore le temps de se faire restituer par Launay la statue de la Colonne d'Austerlitz, espérant sans doute, (tous les espoirs ne lui étaient-ils pas permis ?) de la replacer, dans un jour prochain, au sommet de l'édifice.

Mais, hélas, cette fois, la fortune trahit le grand homme ; malgré ses efforts prodigieux, il fut vaincu dans cette lutte gigantesque engagée avec le destin, et le 15 juillet suivant, arrêté comme un malfaiteur par cette Angleterre dont il avait, avec une noble confiance, demandé l'hospitalité, il était envoyé sur le roc de Ste Hélène, où il devait expier à tout jamais, sa gloire et ses hauts faits.

Le bronze de la statue fut fondu et servit plus tard à édifier celle de Henri IV.

Cependant, en 1832, le roi Louis Philippe décida, par une pensée généreuse, de replacer, sur la colonne mutilée, l'image de Napoléon Ier. Un concours fut ouvert et le sculpteur Searre fit une statue nouvelle, qui fondue par Crozatier, fut inaugurée le 28 juillet 1833, c'est-à-dire 18 ans après l'arrestation de l'Empereur et 12 ans après sa mort.

Ce jour-là fut un grand jour pour la vieille garde et l'armée qui prirent part à la fête. Le roi lui-même, à cheval au milieu de son état-major, fit tomber le voile qui couvrait la statue, au milieu des cris de joie et des applaudissements de la multitude. Napoléon était représenté tel que le peuple l'avait connu, avec son petit chapeau et sa redingote grise, une main dans sa poitrine, et tenant de l'autre des cartes et des papiers. Cette statue était plus conforme au reste de l'édifice, mais elle n'avait pas le mérite artistique de la première. Aussi, trente et un ans plus tard, en 1864 fut-elle de nouveau remplacée par une reproduc-

tion de la statue primitive de Chaudet représentant Napoléon en empereur romain ; c'était l'œuvre de Damont. Toutefois, beaucoup regrettèrent et regrettent encore l'image du Napoléon populaire vers laquelle les vieux soldats de l'Empire ne pouvaient lever leurs regards sans que les larmes ne leur vinssent aux yeux. Elle fut d'abord transportée sur une place publique à Courbevoie, puis aux Invalides à Paris, où les vieux de la garde la conservent religieusement au milieu d'eux, comme souvenir de celui qui fut leur chef bien aimé et leur plus fidèle compagnon.

Cependant, le temps marchait toujours. Plusieurs gouvernements s'étaient succédé sur ce trône de France qui ressentait à cette époque de si terribles secousses. Pour tous il y eut des jours de triomphe et pour chacun des jours de deuil auxquels la colonne d'Austerlitz assistait impassiblement. Cependant, la journée la plus glorieuse dont elle fut plus spécialement le témoin, à cette époque, et qui est restée comme attachée à son histoire, fut le 14 août 1860, jour de la rentrée à Paris des troupes françaises revenant de la campagne d'Italie.

Jamais, depuis les plus beaux triomphes du premier empire, on n'avait vu dans la capitale plus d'animation, de bruit et de mouvement. La foule massée sur la place Vendôme, attendait impatiemment le retour de l'armée ; fenêtres, balcons, toits, tout était rempli de spectateurs. Enfin, à midi, le défilé des troupes commença. « Alors, dit Amédée Gabourd, une immense acclamation éclata comme le bruit du tonnerre, lorsqu'on aperçut les premiers bataillons avec leurs drapeaux déchirés par la mitraille ! L'Empereur monté sur un magnifique cheval, avait pris place sous le balcon du ministère de la justice, où se tenait l'impératrice. Il y eut pendant cette cérémonie un moment d'émotion indescriptible : ce fut lorsque parurent les blessés, précédés par quelques uns des aumôniers qui les avaient consolés, récorfortés sur les champs de bataille arrosés de leur sang : 20,000 personnes placées sur les gradins se levèrent en ce moment comme d'un seul élan, pour saluer par leurs cris les glorieux mutilés ! » Ah ! alors sans doute l'image du grand empereur dut tressaillir du haut de sa colonne, car, c'étaient bien là ses fils, c'étaient les vainqueurs de Montebello, de Palestro, de Magenta, de Turbigo et de Solferino qui venaient apporter leurs hommages au vainqueur d'Austerlitz !

Hélas ! qui eut dit, alors, que dix ans à peine s'écouleraient avant que cette même place ne fut témoin du plus terrible spectacle : c'est bien ainsi que passent les destinées des peuples ! Nous voilà maintenant en 1870, l'empereur indigne de porter la couronne de son oncle Napoléon Ier, est prisonnier en Allemagne, la France tombée de sa grandeur, ses armées sont vaincues, le territoire est en proie à l'invasion, l'ennemi aux portes de Paris, la guerre civile à l'intérieur ! Or, de même que quand la tempête est déchaînée sur les grands bois, que la foudre a brisé la tête séculaire des géants de la forêt, propageant autour d'elle les horreurs de l'incendie, on voit sortir de leurs repaires inconnus des monstres à l'aspect effroyable qui vont porter la terreur et la désolation dans les campagnes, ainsi pendant ces grandes convulsions politiques, quand l'action du chef suprême est paralysée et que l'anarchie déploie ses sinistres étendards, alors, apparaissent ces monstres à face humaine, accourus à la curée et qui, sous prétexte de faire luire le flambeau de la liberté sainte, ne secouent au loin que les torches de la discorde et de la dévastation ! Voilà pourquoi dans ces jours néfastes de la Commune, il se trouva un de ces misérables assez hardi pour demander la démolition de la colonne d'Austerlitz. Il s'appelait G. Courbet et était artiste. Quel intérêt avait-il donc à poursuivre un pareil but ? On ne le sut jamais positivement, mais on est en droit de croire que ce ne fut point son seul dévouement à la cause de la Révolution qui lui fit accomplir son triste dessein. Il y a là une autre question que la question de principes et certains bruits qui coururent plus tard, firent comprendre que l'or ennemi n'était pas étranger à l'odieuse entreprise du misérable.

Depuis longtemps déjà, il réclamait le débou-

l'insensé, dans un article paru dans le « Bulletin de la municipalité », d'abattre le monument puis de le fondre avec tous les canons allemands et français et d'en édifier une nouvelle colonne coiffée du bonnet phrygien et dédiée à la République universelle ! Et c'étaient ces gens là qui voulaient gouverner la France, la France de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Louis XIV et de Napoléon Ier !

Enfin, il obtint le décret ordonnant la démolition de la colonne. Au commencement de mai 1871, on enleva quelques plaques de bronze au-dessus du soubassement, puis on attaqua la pierre qu'elles recouvraient ; enfin le 16 mai, tout était prêt pour le renversement avec un système de cordages et de cabestans.

« A 3½ h., dit M. Claretie, le clairon sonne ; quelques membres de la Commune prennent place au balcon du ministère de la justice. La musique de 100e bataillon joue la Marseillaise, à laquelle succède le Chant du départ, exécuté par la musique du 172e bataillon. On fait éloigner tout le monde, chacun se range autour de la place. A 5½ h. les cabestans fonctionnent, la tension des câbles s'opère lentement. Il est 5½ h. l'attention est immense, chacun est haletant. Un cri étranglé par la peur d'un accident dont il est impossible de mesurer l'étendue, part de toutes les bouches. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse ; puis après avoir oscillé un moment sur sa base, cette masse de bronze et granit tombe sur le lit qui lui avait été préparé.

« Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines ; des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. A l'instant une immense clameur s'élève de la foule : Vive la République ! Vive la Commune ! Les fascines et le foin ont été lancés de chaque côté à plus de 30 pieds. La colonne est toute disloquée ; la statue a un bras cassé et la tête séparée du tronc.

« En deux minutes, le drapeau rouge est arboré sur le piédestal demeuré debout.

« C'est alors que des énergumènes comme Bergerat, H. Fortuné, Miat et Ravuier s'élançant sur le piédestal, y prononcèrent des discours tels qu'on pouvait en attendre de pareilles gens ! »

Or, on raconte qu'il passa alors un incident bien touchant. On dit que depuis le commencement de l'opération sacrilège, dans un des coins de la place Vendôme, se tenait un vieux soldat de la garde venu pour voir de ses yeux cet odieux attentat, dont les récits de la foule n'avaient pas encore pu le persuader. Tout pâle et frémissant, il suivait avec angoisse le progrès de l'œuvre révolutionnaire. Il ne quittait point des yeux la statue de Napoléon. C'était donc bien vrai, c'était donc lui, son empereur, son chef bien-aimé à qui on allait infliger ainsi le plus sanglant des outrages ! Et l'on choisissait pour abattre la glorieuse image du vainqueur d'Austerlitz, le moment où l'étranger foulait aux pieds cette Patrie pour laquelle il avait combattu ! C'était donc là tout le prix réservé sur la terre au dévouement et à la bravoure, et lui, le vieux grenadier, n'avait-il donc échappé cent fois à la mort sur les champs de bataille que pour voir précipiter sur un tas de fumier, du haut de sa colonne de gloire, celui qui faisait inscrire sur ses drapeaux cette noble devise : — Honneur et Patrie !

Telles étaient, sans doute, les pensées qui déchiraient le cœur du vieux brave, quand soudain, il vit le sommet de la colonne s'agiter sur sa base, lentement, effroyablement : Puis un craquement se fit entendre... alors sentant ses forces l'abandonner et toutes ses blessures se rouvrir, le vieux grenadier fit un effort suprême et, comme aux jours glorieux du passé, saisissant sa béquille dans ses mains crispées, il présenta les armes en criant : Vive l'Empereur ! Puis il s'abattit lourdement sur le sol, au même instant où la colonne s'écroulait avec un fracas effroyable : il était mort !

Mais si la vertu ne rencontre pas toujours ici-bas sa récompense, le crime du moins y est souvent exposé à de terribles réveils. L'armée Française régulière reprit bientôt Paris, et les misérables qui l'avaient déshonoré, reçurent enfin la juste punition de leurs attentats : fusillés en masse ou déportés au loin, il débarrassèrent le pays de leur odieuse présence, et le premier décret du gouverne-